

La maquette d'un entretien. Son importance dans le bon déroulement de l'entretien et dans la collecte de données de qualité

Jean-Marie Van der Maren

Volume 29, numéro 1, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1085136ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1085136ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour la recherche qualitative (ARQ), Université du Québec à Trois-Rivières

ISSN

1715-8702 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Van der Maren, J.-M. (2010). La maquette d'un entretien. Son importance dans le bon déroulement de l'entretien et dans la collecte de données de qualité. *Recherches qualitatives*, 29(1), 129–139. <https://doi.org/10.7202/1085136ar>

Notes de chercheurs en méthodologies qualitatives

La maquette d'un entretien. Son importance dans le bon déroulement de l'entretien et dans la collecte de données de qualité

Jean-Marie Van der Maren, Ph.D.

Université de Montréal

Introduction : une maquette pour quel entretien?

Le propos de cette présentation est d'exposer l'importance et le rôle de la maquette dans le bon déroulement d'un entretien, individuel ou de groupe, et dans la collecte de données de qualité. Les principes méthodologiques qui suivent ont été développés pour les entretiens utilisés lors de recherches scientifiques. Effectivement, il faut distinguer les entretiens aux fins de recherche scientifique des entretiens d'enquête de besoin ou des entretiens de groupe utilisés en éducation et en formation, entre autres.

Par entretien de groupe aux fins de recherche scientifique, j'entends, ici, l'entretien que l'on construit, que l'on conduit et dont on analyse les données afin de recueillir la représentation sociale véhiculée dans un groupe social (une école, un hôpital, une organisation, etc.) à propos d'un événement, d'une politique, d'un projet, d'un objet de recherche complexe. Ce type d'entretien de groupe diffère de celui où la question est du genre « pourquoi n'achetez-vous pas telle marque de bière? »

En effet, sous l'étiquette entretien de groupe, on trouve toute une gamme d'activités dans lesquelles un enquêteur – animateur — rencontre un ensemble de personnes pour leur poser une question qui pourrait tout aussi bien être posée à chaque personne individuellement puisque la réponse se rapporte à l'expérience individuelle. La seule justification de ces nombreux « *focus* » groupes est l'espoir que la réponse des uns stimulera ou éveillera la réponse des

autres. Mais, en somme, ce ne sont que des réponses individuelles recueillies en groupe et qui seront analysées et interprétées comme autant de réponses individuelles. Avec la possibilité, bien sûr, de les additionner, de dresser le tableau des fréquences dans les classes de réponses qui se ressemblent, sans pour autant constituer une représentation sociale.

L'entretien de groupe est aussi utilisé en éducation et en formation lorsque l'on souhaite construire une culture commune ou un projet commun par la confrontation des membres d'une organisation à un problème complexe. Dans les formations, c'est sur la dynamique du groupe que l'on va s'appuyer pour permettre la construction d'une vision commune du projet d'action auquel les participants devront travailler. Cette situation se rapproche de l'entretien de groupe de recherche, dans la mesure où la finalité est à la fois l'élaboration commune du projet ou de la solution au problème ainsi que la découverte et l'apprentissage de cette élaboration. De telles démarches entrent d'ailleurs sous le chapeau de la « recherche-action ». La représentation sociale, comme envisagée en recherche-action ou en recherche scientifique classique, est faite de tensions, de compromis, de prise en compte de la diversité des perceptions individuelles d'un groupe de personnes, toujours hétérogène, mais qui réagit comme une seule entité dans certaines situations (par exemple, un vote unanime dans une assemblée, alors qu'un sondage de couloir indiquait des positions diverses!). Ainsi, en recherche, l'entretien de groupe a comme fonction de saisir le contenu de cette représentation sociale et d'indiquer quelques éléments du processus de sa construction.

Qu'est-ce que la maquette d'un entretien?

Comme toute maquette, il s'agit d'une sorte de modèle réduit, d'une présentation, brève, mais complète, des éléments essentiels dont doivent être informés les futurs participants avant de rencontrer le chercheur. Le texte de la maquette explique ce qui est attendu de l'entretien :

- quelles en sont les finalités, pour quelles raisons fait-on la recherche, quels sont les objectifs de la recherche?
- dans quelles conditions se déroulera l'entretien (le lieu, la durée prévue, les principes déontologiques qui seront respectés de part et d'autre, les règles de base de l'animation)?
- quels seront les usages de l'entretien (quels avantages pourront, espère-t-on, en retirer des participants ainsi que l'organisation pour laquelle travaille le chercheur)?
- quel est le schéma général de l'entretien :
 - les quelques thèmes qui devraient être traités?
 - les principales questions que l'on souhaite poser?

- de quelles sortes d'informations le chercheur a-t-il besoin : des faits, un enchaînement, des causes, des perceptions, des interprétations, etc.?
- dans le cas d'un entretien de groupe, pourquoi le chercheur s'adresse-t-il à un groupe, aux personnes réunies en groupe, et non pas à chacune des personnes?

Quel est l'objectif de l'envoi d'une telle maquette aux futurs informateurs?

C'est pour permettre aux informateurs de se préparer à l'entretien qu'on leur envoie un tel document. L'informateur est un personnage important, s'il n'est pas le personnage le plus important, dans toute recherche scientifique. C'est lui qui détient l'information dont le chercheur a besoin. C'est l'informateur qui décide de mettre à la disposition du chercheur une information de qualité : complète ou tronquée, censurée ou transparente, plus ou moins fidèle (toute la vérité, mais rien que la vérité, dit-on en justice), plus ou moins valide (la bonne vérité, celle qui répond à la bonne question). Dès lors, le chercheur a tout intérêt à respecter ses informateurs. Il convient de placer l'informateur dans les conditions les plus favorables au déroulement d'un entretien fructueux.

Permettre à l'informateur de se préparer, c'est lui donner le temps de retrouver des traces objectives de ses souvenirs et d'organiser ses pensées. Dans les entretiens de groupe, c'est donner, aux participants, le temps de planifier leurs interventions, de les organiser en répartissant les thèmes, selon leurs connaissances ou leur expérience, et de désigner, implicitement ou explicitement, un meneur de jeu. Bref, transmettre à chacun des membres du groupe la maquette de l'entretien, c'est lui donner le temps de se sentir prêt à recevoir le chercheur.

Des objections

Plusieurs objections surgissent lorsque je présente cette idée de la maquette et elles portent sur différents points.

La spontanéité

En premier lieu, on dit, à propos des participants, que, s'ils peuvent se préparer, *ils vont manquer de spontanéité!* C'est vrai. Mais que cherchons-nous? Comme les psychanalystes, voulons-nous recourir aux associations libres pour découvrir, à l'insu des informateurs, quelques traces de l'inconscient collectif? Ou bien, comme les spectateurs d'un spectacle d'improvisation, voulons-nous être émerveillés par la créativité et l'imagination débordante des participants surpris par les questions qui leur sont posées, comme tirées d'une boîte de loterie? Nous postulons que, dans une recherche aux prétentions scientifiques, il est préférable de disposer d'informateurs préparés plutôt que d'informateurs

qui patinent, surpris par les questions, et qui inventent des contes à dormir debout pour ne pas perdre la face.

La construction du passé

La deuxième objection consiste à conclure qu'en les prévenant, les informateurs vont *reconstruire le passé à partir du présent*. Mais, la psychologie cognitive montre bien que tout rappel du passé ne peut se faire qu'à partir de la conscience présente du passé, et plus encore, de la conscience que l'on a maintenant de la conscience des événements qu'on en avait lorsqu'ils se sont passés. Le rappel du souvenir, dans les entretiens, ne donne jamais une restitution du passé. Il ne produit pas autre chose qu'une reconstruction du passé à partir de la conscience actuelle du passé. Il n'y a pas de restitution possible de la conscience passée du passé telle qu'elle était.

Une variante de cette objection porte sur la facticité possible de l'organisation du souvenir. Elle exprime la crainte du chercheur que les sujets construisent *un récit « autorisé » du passé*. Les travaux de la psychologie sur le fonctionnement de la mémoire montrent que le rappel du passé est toujours le rappel que peut en construire la personne au moment où la demande lui est faite. De plus, cette tâche de reconstruction du passé tient toujours compte de la consigne qui est donnée au sujet et donc de la demande : le récit ne peut pas être autre chose qu'un récit adressé à quelqu'un dans le contexte où il est sollicité.

Lorsque l'enquête porte sur un tout proche passé, comme dans une entrevue clinique demandant au sujet d'expliquer les actions motrices ou mentales qu'il vient de poser, il y a quelques secondes à peine, le souvenir ne retrace pas tout ce qui s'est passé. Le souvenir ne retrouve jamais que les événements forts : ceux qui ont exigé une dépense cognitive ou qui ont porté un poids émotif, qu'il soit positif ou négatif. Le souvenir oublie les événements dont la charge est faible, comme ceux qui sont automatisés, ceux que nous accomplissons sans avoir à y penser, sans quoi nous tomberions de sommeil avant la fin de nos journées.

De plus, le rappel réorganise le passé à partir de la signification qui peut, maintenant et consciemment, lui être accordée. Ceci correspond à ce que certains psychologues, à la suite des psychanalystes, ont appelé « l'après-coup » : la séquence des événements est réorganisée, après les faits, afin de lui donner une consistance, une apparence d'enchaînement logique. L'exigence sociale d'une apparence de congruence cognitive amène le sujet à déplacer des événements. Certains événements sont avancés dans le temps; d'autres sont postposés; certains sont minimisés ou même banalisés, alors que d'autres sont largement amplifiés. Qu'on le veuille ou non, il en résulte que le récit du passé

ne correspond ni souvent, ni complètement, à la chronologie officielle des documents d'archives, tant s'en faut.

Dès lors, lorsque l'entretien porte sur un événement qui s'est déroulé dans le passé, la communication de la chronologie officielle aux informateurs est essentielle avant l'entretien. Cela évite les chocs émotifs que nous avons observés dans une recherche. Dans ce cas, étant donné que les écarts entre les récits fournis par les informateurs, obtenus sans cette information, interpellaient le chercheur, celui-ci fouille les archives et y découvre une chronologie officielle considérée comme objective. Afin de comprendre et d'interpréter les écarts entre les récits, le chercheur a confronté les informateurs, leur opposant leur récit initial à la chronologie découverte. Cela produisit un résultat inattendu par le chercheur, mais prévisible : le sentiment chez plusieurs informateurs que le chercheur pense qu'ils ont menti; ce qui conduisit quelques personnes, plus fragiles, à un petit débordement émotionnel nécessitant la boîte de *Kleenex*.

La désorganisation thématique

Une troisième objection porte sur l'organisation de l'entretien : ***la séquence des thèmes abordés risque d'être différente de celle qui était prévue par le schéma d'entretien***. Ceci exprime la crainte, le risque, de rendre l'analyse du contenu et de contenu plus difficile à réaliser. Mais, s'agit-il de mettre en évidence l'organisation prévue par le chercheur ou de découvrir l'organisation des événements qui découle des interactions entre les informateurs? Il faut se rappeler que ce sont les informateurs qui ont vécu ou qui vont vivre les événements à propos desquels le chercheur s'interroge. Ce sont les informateurs qui savent et le chercheur qui a besoin de découvrir leurs expériences, leurs émotions, leurs perceptions ou leurs appréhensions. En conséquence, c'est plutôt leur organisation de leurs interprétations du passé et de leurs anticipations de l'avenir qui importe. Il n'est guère possible de découvrir cette organisation lorsque le chercheur cadre les échanges dans un schéma d'entretien et ne permet pas aux informateurs d'organiser eux-mêmes les échanges? Évidemment, cela suppose que le chercheur accepte que la relation avec ses informateurs soit asymétrique et que, lors de l'entretien, ce n'est pas lui qui détient la position dominante. Si son ego ou son inquiétude de perdre le contrôle de l'entretien ne lui permettent pas d'assumer cette asymétrie, le chercheur risque beaucoup de ne découvrir que ce qu'il désire, que ce qu'il sait déjà.

La perte du contrôle de la conduite de l'entretien

Une autre remarque a trait au fait que les informateurs risquent de discuter entre eux sans interactions avec le chercheur et que ce dernier va *perdre son rôle d'animateur*.

D'abord, rappelons que l'utilisation de l'entretien de groupe se justifie essentiellement par la recherche d'une représentation sociale. En conséquence, la discussion doit se dérouler bien plus entre les participants qu'entre le chercheur et chacun des informateurs. Le chercheur ne doit pas oublier qu'il dispose d'un statut spécial en tant que chercheur : c'est lui qui a réuni les participants, c'est lui qui est auréolé du statut de chercheur, c'est lui qui, aux yeux des participants, dispose du statut dominant, alors qu'en fait les résultats de sa recherche dépendent de ses informateurs. Dans la mesure où, avec le statut que les participants lui attribuent, il intervient par des questions, par une régulation des échanges, il confirme un statut dominant et la discussion se réduit à une suite de dialogues entre le chercheur et chacun des participants, sans réelle discussion de groupe.

La prise en main de la régulation des échanges par un des participants, ou par plusieurs successivement, lorsqu'elle se produit, permet au chercheur de réaliser son rôle d'observateur et d'enregistreur des interactions autant non verbales que verbales. Prendre des notes de ce qui se dit, ce n'est pas seulement important pour le chercheur qui ainsi pourra suppléer aux pannes des magnétophones, c'est aussi indiquer aux informateurs que l'on considère que ce qu'ils disent est important pour la recherche. Ne pas regarder celui qui parle, mais regarder les membres du groupe qui ne parlent pas, c'est aussi témoigner du respect à tous ceux qui sont présents, même s'ils ne parlent pas. Ne pas regarder celui qui parle, ni interagir avec lui (par les mouvements de tête, les hum-houm, etc.), c'est indiquer à l'orateur que c'est aux autres qu'il est censé s'adresser. Regarder ceux qui ne parlent pas, cela permet d'être attentif à leurs réactions non verbales et de leur indiquer que l'information des beaux parleurs n'est pas privilégiée par rapport à celle des autres, ce qui est souvent important si l'on veut obtenir l'information des minoritaires d'un groupe de discussion.

Cela ne veut pas dire que l'envoi de la maquette est un substitut au rôle d'animateur que peut et que doit tenir le chercheur à certains moments. Il ne faudrait pas que cela permette au chercheur de ne pas se soucier de l'animation de l'entretien et de ne pas exploiter ce qu'il observe et entend. Par exemple, ayant observé une réaction non verbale manifestée par un participant silencieux, il peut, d'abord du regard, tenter de susciter sa parole, ensuite poser une question invitant l'expression verbale des réactions non verbales. Encore, si un thème faisant partie de la maquette a été évité, il trouvera une formule

pour amener les participants à en discuter ou à expliciter la moindre importance qu'ils lui accordent. Comme il pourra demander au groupe de développer une thématique non prévue, mais probablement intéressante, qu'un membre ou l'autre du groupe a pu esquisser sans l'approfondir.

Du bon usage de la maquette

Pour que la maquette de l'entretien puisse effectivement tenir le rôle dont on vient de discuter, son usage comporte quatre phases.

Identifier l'objet de l'entretien

Cela peut paraître banal, car l'identification de l'objet de l'entretien de groupe aurait dû être clarifiée avant de choisir l'entretien de groupe comme moyen d'investigation. Dans les faits, on constate que trop souvent l'objet de l'entretien n'est pas bien cerné, ce qui conduit à une liste de questions auxquelles les informateurs apportent des réponses à côté de ce qui est attendu : du point de vue du chercheur, ils ne répondent pas à la bonne question. Cela est le plus souvent attribuable à la centration du chercheur sur une question ou sur un problème sans prendre en considération le contexte de la situation dans lequel les informateurs vivent ce problème. Or, décontextualisés, l'énoncé du problème et les questions par lesquelles on tente de l'aborder risquent d'être interprétés dans un autre sens que celui auquel le chercheur pense. Sans prendre en compte l'ensemble de la situation dans laquelle les informateurs se situent, on court au malentendu.

La rédaction de la maquette

Rédiger une première version

La première version de la maquette exprime donc, comme un modèle réduit, le contexte de la recherche en précisant les finalités de l'entretien, l'usage que l'on en fera et ses modalités. Autrement dit, on précise pourquoi on va réaliser un entretien, pourquoi un entretien de groupe, pour quelle raison avec telles personnes choisies comme informateurs, etc. On explique alors le déroulement de l'entretien, le rôle de chacun, tant des participants que du chercheur, les modes d'enregistrement du contenu de l'entretien et la manière dont sera analysé et synthétisé ce qui s'y sera dit. Cela permet de bien situer la recherche et constitue une transition vers l'énoncé des principes déontologiques que le chercheur va respecter envers ses informateurs et envers l'information qu'ils vont lui livrer. La liste des questions ou des thèmes est ensuite fournie, avec sa structure et l'explication de cette structure s'il est important que les thèmes soient abordés dans un certain ordre. On peut aussi clore cette partie de la maquette en énonçant quelques-unes des règles à respecter pour que l'entretien se déroule d'une manière agréable pour tous.

Insistons sur le fait qu'il s'agit d'une maquette : il ne s'agit pas d'y reproduire le chapitre méthodologique du projet de recherche adopté par le comité-conseil qui encadre le travail. D'une part, il importe de se limiter à quelques pages, maximum deux à trois pages. Une exception est tolérée : lorsque la recherche se rapporte à la représentation d'un événement passé assez complexe, il importe, dans une annexe cependant, de fournir la chronologie « officielle » tel qu'elle a pu être reconstruite à partir de sources « objectives » comme les procès-verbaux de séance et les articles de journaux rapportant les faits, en évitant de se baser sur des éditoriaux et des articles d'opinion. D'autre part, cette maquette s'adresse, non pas aux collègues savants ou aux membres du comité ou du jury, mais aux informateurs. Il importe alors d'ajuster le langage et la phraséologie à la sémantique et à la syntaxe que les informateurs utilisent entre eux, dans leurs échanges, puisque ce sont de tels échanges que la maquette est censée stimuler et organiser.

Il en résulte que la rédaction de la maquette respectera quatre exigences. D'abord, la clarté : comme on vient de le souligner, il faut utiliser un langage que les informateurs vont comprendre. Ensuite, la concision : on veillera à retrancher de la présentation de la recherche tout ce qui est inutile pour les informateurs. Mais, de plus, bien que concise, l'information devra être complète de telle sorte que le chercheur ne doive pas, en cours d'entretien, interrompre les échanges pour apporter des éléments tels que les participants auront le sentiment que le chercheur a mal préparé l'entretien et qu'il aurait quand même pu les donner dès le départ. Enfin, la maquette sera précise : elle sera transparente dans ses intentions, dans ses demandes et ses consignes. Ces quatre exigences de rédaction correspondent à ce qu'un ergonome (Ochanine, 1978) avait décrit en parlant de ce que tout travailleur attend qu'on lui dise : des consignes qui fournissent une image « opérative » du travail à entreprendre. Il avait précisé que toute personne à laquelle on demande de réaliser une tâche (et nos informateurs comme nos étudiants en sont) attend « des consignes et des exposés clairs, laconiques, simples, ne comportant que les éléments utiles à l'action, adéquats à la tâche, permettant d'apprendre l'exécution des actions par leur réalisation, efficaces, même s'ils sont incomplets ou déformés d'un point de vue théorique ».

Valider et corriger la maquette

Une fois cette première version rédigée, il sera important de procéder à deux validations qui aboutiront sans doute à quelques corrections ou modifications. On va d'abord soumettre la maquette à l'avis de quelques experts, selon leur disponibilité. Leur expertise est envisagée sous trois titres : leur connaissance de la méthodologie de l'entretien, leur connaissance de la problématique et leur

connaissance de la culture des informateurs auxquels on souhaite s'adresser. En fait, à partir de leurs connaissances, on leur demande d'évaluer la fonctionnalité de la maquette : sera-t-elle un bon stimulus pour l'entretien envisagé étant donné le type d'information que l'on souhaite recueillir et les participants que l'on pense inviter?

Ensuite, il conviendrait que le chercheur teste la maquette, sa réception, son utilisation ainsi que ses propres manières de conduire l'entretien auprès d'un groupe cobaye en réalisant une étude pilote enregistrée. La conduite d'une étude pilote n'est pas superflue, bien qu'elle soit souvent considérée comme un idéal auquel on tente d'échapper parce qu'on ne s'en donne pas le temps. Mais il faudrait le faire bien plus souvent lorsqu'on a la possibilité de recourir à un petit échantillon de personnes typiques des informateurs que l'on retiendra dans l'étude finale, ou bien à quelques comparses, des collègues, qui acceptent de jouer le jeu pour nous rendre service dans le cadre d'un échange de bons procédés. Une fois l'étude pilote enregistrée, son analyse permettra souvent de repérer quelques petits défauts dans l'exposé de la maquette et des questions posées, quelques malentendus attribuables souvent à la différence de culture, de présupposés ou de perspective entre le chercheur et les participants aux entretiens.

L'envoi de la maquette et le contrôle de sa réception

Une fois que la rédaction de la maquette a été validée, on pense à l'expédier aux informateurs une dizaine de jours avant la date prévue de l'entretien. Au XXI^e siècle, même si l'on effectue un envoi postal, il sera sans doute plus efficace de procéder par Internet avec la majorité des informateurs : le courrier électronique leur transmet la maquette sous forme d'un fichier PDF lisible par tout ordinateur. Encore faut-il se rappeler que le courrier électronique n'est pas absolument fiable. Il arrive que des boîtes de réception soient pleines et que notre message ne puisse pas y entrer. Une erreur d'adresse peut ne pas conduire le message à la bonne personne. On rencontre aussi des personnes qui utilisent plusieurs adresses et qui ne relèvent pas la boîte à laquelle on a envoyé le message aussi fréquemment que nécessaire. Il importe donc d'effectuer une vérification par un autre message, sans le fichier PDF joint, et par un appel téléphonique, en cas de problème.

De toute façon, 48 à 24 heures avant la rencontre, un rappel téléphonique est important : non seulement on vérifie si les personnes ont bien reçu la maquette, mais on s'assure aussi qu'elles l'ont lue et qu'elles l'ont comprise. C'est l'occasion de vérifier leur disponibilité, d'apporter encore quelques explications et de rappeler l'heure et le lieu de la rencontre.

La conduite de l'entretien à partir de la maquette

Comme dans tout entretien, le chercheur procède d'abord au rituel d'accueil et de mise en route. Selon le lieu et les cultures, au-delà du café, du thé, des beignets ou des biscuits secs, les présentations et quelques banalités permettent de casser la glace.

C'est au moment du démarrage que l'exploitation de la maquette trouve sa première utilité : elle constitue l'amorce idéale pour aborder le sujet, pour lancer l'entretien en tant que tel. La formule pourra être du genre : « Vous m'avez confirmé, au téléphone, avoir reçu la documentation, appelée maquette, de notre entretien. Avez-vous quelques questions que vous aimeriez encore poser? »... « Si vous n'avez plus de question, que dites-vous, qu'avez-vous à vous dire au sujet de ce qui nous occupe? »

Une fois cette question posée, après quelques secondes de silence que le chercheur doit avoir appris à supporter, l'un des participants prend la parole et l'entretien de groupe débute réellement. Il suffit alors au chercheur de se taire, d'observer ce qui se passe, de noter comment réagissent ceux qui ne parlent pas, mais qui s'expriment quand même par leur posture et leurs attitudes, d'enregistrer ce qui se dit et de laisser le groupe gérer son entretien de groupe.

Dans certains cas, les plus favorables, mais pas exceptionnels, le chercheur n'aura presque pas à intervenir. Il m'est arrivé plusieurs fois de ne plus avoir à dire un mot avant la clôture de l'entretien. Je me rappelle de deux occasions en particulier, l'une avec des enseignants d'une école secondaire et l'autre avec des étudiants universitaires, où le groupe s'était spontanément organisé pour que tous puissent s'exprimer, pour que chacun écoute le point de vue des autres, pour que les questions de controverse soient abordées à la manière d'un échange visant une représentation communément partagée. Prendre mes notes et les remercier fut l'essentiel de ma tâche, la maquette ayant pleinement joué son rôle. Bien évidemment, il est d'autres cas où le chercheur devra intervenir afin de pousser les informateurs à creuser le problème, afin de permettre aux timides de s'exprimer sans subir les sarcasmes des dominants. Bien sûr, la maquette ne règle pas tout et il est des groupes avec lesquels l'entretien est difficile à conduire. Mais, au moins, l'utilisation d'une maquette aura fourni un moyen d'avoir un peu plus de facilité avec les groupes d'informateurs de bonne volonté.

Référence

Ochanine, D. (1978). Le rôle des images opératives dans la régulation des activités de travail. *Psychologie et éducation*, 3, 63-65.

Jean-Marie Van der Maren est licencié en Pédagogie et docteur en psychologie de l'Université Catholique de Louvain. Il enseigne à l'Université de Montréal depuis 1974, surtout les questions de méthodologie de recherche et de communication pédagogique en enseignement universitaire. Il a créé, avec quelques collègues, l'Association pour la recherche qualitative en 1985. Il a publié deux ouvrages aux PUM et chez De Boeck : Méthodes de recherche pour l'éducation (1996) et Recherche appliquée en pédagogie (1999, 2003). Depuis qu'il a assumé la direction du département d'administration et fondements de l'éducation (2001-2009), il travaille à la mise au point d'une conception de la formation professionnelle des directions d'établissement s'appuyant sur une conception ergonomique de la formation. Ceci le conduit à s'interroger sur le rapport entre le discours et la réalité ainsi que sur les possibilités de formulation des savoirs pratiques qui soit pertinente à la formation et au perfectionnement professionnel en éducation.